



LE

# CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numéro.

2<sup>e</sup> Année. Nouvelle Série. No. 5.

1<sup>er</sup> Septembre 1875.

A. J. BOUCHER

Editeur-Propriétaire

No. 252, Rue Notre-Dame  
MONTREAL.

## SOMMAIRE :

Dépôt de Pianos Hazelton et d'Orgues-Harmoniums-Alexandre. Poésie : *A Berlioz*, par Adolphe Bonnet. *Henri Vieuxtemps*, par Henri Westerlinck. A propos de Pianos. Concerts. Retour de M. et de Madame Jéhin-Prume. M. Guillaume Couture. Ecole Polytechnique. Musique : *Le Vieillard et l'Ormeau*, Romance, paroles de A. Salin, Musique de F. Boissière. *La Dame Blanche* de Boieldieu, par Adolphe Adam. *Le Home, sweet home* de S. Mazurette. M. F. Jéhin-Prume. Témoignage en faveur de M. Calixa Lavallée. Echos de partout. Chacun son goût. *Ne sutor plus ultra*. Variétés Musicales. Leçons du Soir. Calendrier et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour le mois de Septembre-Octobre. Décès. Une Romance nouvelle, etc.

Abonnement : \$1.00 par an, payable d'avance. 10cts. le numero separé.

Imprimé par J. B. LAPLANTE, 43, Rue St. Gabriel, Montréal.

Afin de répondre aux nombreuses commandes qui nous sont adressées pour instruments, nous avons résolu d'établir dans notre

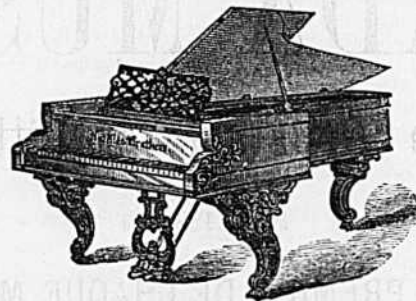
**NOUVEAU MAGASIN,**  
 NO. 252 RUE NOTRE DAME  
 [BATISSE DES RR. SS. DE LA CONGREGATION N.-D.]

UN DEPOT DE

**PIANOS ET D'ORGUES - HARMONIUMS**  
**DE PREMIER CHOIX.**

Nous avons la satisfaction d'informer le public musical que désormais, nous aurons constamment en mains

UN CHOIX VARIÉ



DES CELEBRES

**PIANOS HAZELTON**

(DE NEW - YORK)

ET DES

**ORGUES - HARMONIUMS - ALEXANDRE**  
 (DE PARIS.)

Nous nous abstenons de reproduire ici les innombrables certificats et les témoignages irréfutables qui constatent LES MERITES HORS LIGNE de ces instruments TOUT-A-FAIT SUPÉRIEURS, les seuls noms de HAZELTON et d'ALEXANDRE étant suffisamment connus et appréciés de tous les *dilettanti* aussi bien que des virtuoses les plus estimés.

Nous offrons ces instruments pour COMPTANT seulement, persuadé que nos pratiques, en s'épargnant les lourds intérêts qu'entraînent nécessairement de longs délais accordés, trouveront, tout aussi bien que nous, leur avantage dans les PRIX TRÈS MODÉRÉS que des conditions au comptant nous permettent d'établir pour ces INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE, que nous serons ainsi en mesure d'offrir à de PRIX MOINS ÉLEVÉS que ceux demandés souvent pour des instruments de qualité très inférieure.

*Tout instrument vendu par nous sera pleinement GARANTI pendant CINQ ANS.*

Nous attirons particulièrement l'attention des MAISONS D'EDUCATION, des élèves de musique, de tous ceux qui désirent un instrument durable à bon marché, des familles qui tiennent à conserver leur piano de luxe, au

**PIANO-ETUDE-ALEXANDRE, (de Paris),**  
 DE 7 OCTAVES, - CAISSE EN VIEUX CHÊNE OU NOYER,

Que nous vendons au prix net de

\$175

**A. J. BOUCHER,**  
 EDITEUR DE MUSIQUE.

# Le Canada Musical.

VOL. 2.]

MONTREAL, 1<sup>ER</sup> SEPTEMBRE 1875.

[No. 5.

## A BERLIOZ.

Donc, la mort ta frappé. Mais du moins tu sus vivre,  
C'est-à-dire souffrir, croire, aimer; tout est là!  
Esclave subjugué qui tout entier se livre,  
Quand l'Art vint t'appeler, tu lui dis: "Me voilà!"  
Il te faut mon âme, prends-la!"

Il le fit: il voulait ton âme harmonieuse,  
Ton âme qu'un soupir enlevait jusqu'au ciel:  
Sur tes lèvres il mit l'urne mystérieuse  
Où tu bus à longs flots l'ivresse avec le fiel,  
Le poison caché sous le miel.

Ce poison, tu l'aimais! il remplissait ton être,  
Il dévorait tes jours, il enfiévrant tes nuits,  
Dans des cieus enchantés te promenait en maître,  
Et, sur l'aile d'un rêve emportant tes ennuis,  
Te berçait de magiques bruits!

Tu l'aimais, ce poison, ce tourment, cette flamme,  
Ce quelque chose en toi qui te faisait vivant,  
Qui t'arrachait des cris où se fondait ton âme,  
Qui t'aurait fait pleurer pour un souffle du vent,  
Et qui te poussait en avant!

En avant dans la lutte et malgré tout! — Chaque heure  
T'apportait sa douleur sans te voir reculer.  
Repoussé, méconnu, sans pain et sans demeure,  
Ce n'était pas l'effroi qui te faisait trembler,  
Mais l'Esprit qui voulait parler!

N'est-ce pas qu'il est bon d'avoir l'art pour idole?  
N'est-ce pas qu'il est doux de souffrir de ce mal?  
D'être de ceux qu'un rien ou transporte ou désole,  
Et qui porte en eux, feu divin et fatal,  
La passion de l'Idéal?

Malgré leurs jours marqués d'épreuves infinies,  
Ceux-là sont les heureux, les envoyés d'ailleurs!  
Ils ont les désespoirs, les lentes agonies,  
Les besoins insensés, les amours pleins de pleurs, —  
Mais quel parfum dans leurs douleurs!

Dis, aurais-tu donné ta blessure profonde  
Pour tout ce qu'ici-bas on recherche le plus?  
Aurais-tu renoncé pour quelque chose au monde  
A ton supplice ardent, quand des vœux inconnus  
Bouleversaient tes sens émus?

Non, oh non! car c'est là l'inénarrable extase,  
Le martyre secret que ne vaut nul bonheur,  
Le nectar près duquel toute liqueur est vase, —  
Le dard qui fait saigner chaque repli du cœur,  
Et qu'on préfère à toute fleur!

ADOLPHINE BONNET,

(MADAME E. BARUTEL)

Lauréat de l'Académie Française.

## HENRI VIEUXTEMPS.

Henri Vieuxtemps, le Prince des violonistes modernes, naquit à Verviers [Belgique], en 1821, à peu près vers l'époque à laquelle mourut, à l'Île Ste. Hélène, ce grand génie militaire, Napoléon I, qui, sous le sobriquet modeste de petit caporal, que lui avaient décerné les vieilles moustaches de la Vieille Garde, avait fait trembler l'Europe en émoi, et inspiré la terreur aux souverainetés du Droit Divin, dont plus tard la coalition devait arracher de son gigantesque piedestal la plus grande personnification de la plus insatiable ambition humaine, laquelle n'en conservera cependant pas moins sa page glorieuse dans les annales des prouesses militaires que se partagent la fin du 18e et le commencement du 19e siècle.

Le père du grand violoniste avait servi sous le petit caporal et il s'en était fallu très-peu que notre virtuose ne vit jamais le jour.

C'était en Allemagne. On venait, — comme toujours — de remporter une victoire sur l'ennemi. Déjà on se préparait à se reposer sur les lauriers du jour, lorsqu'une balle perdue vint se loger dans le coin de l'œil gauche du jeune conscrit. Le flagrante delicto de la malencontreuse balle fut constaté sur le champ, et l'involontaire réceleur du plomb sphérique teutonique fut envoyé en pension à l'hôpital.

La balle resta bel et bien dans le *capo* musical qu'elle paraissait avoir choisi comme par préférence, et le jeune guerrier fut peu de temps après, et, — sur sa demande, — renvoyé temporairement dans ses foyers.

Rentré au bercail, il ne tarda pas à se remettre de sa mésaventure, mais la balle tint bon: elle ne sortit pas.

Le militaire fut oublié, et il ne rejoignit plus son régiment.

À l'hôpital, il avait fait ce raisonnement: ma vocation pour l'état militaire est douteuse, l'occasion est bonne, profitons-en. Il exagéra ses souffrances, il prétexta des maux de tête affreux, et l'aspect de l'œil aidant, il obtint, mais avec beaucoup de difficulté, un congé illimité qui dura plus longtemps que le grand capitaine qui l'avait accordé.

Henri Vieuxtemps, naquit donc en cette mémorable année qui vit filer cette grande étoile, s'effacer cette grande illustration de la nation française. Ce capitaine audacieux qui, empruntant du dieu Mars le glaive d'airain des Césars avait de ses exploits guerriers, de ses actions d'éclat, un mot, de son formidable nom rempli le monde.

Les parents de Henri Vieuxtemps n'étaient point riches. Employés dans une manufacture de coton à Verviers, ils gagnaient tout juste assez pour les besoins du jour. Mais le père, homme intelligent et industrieux, et doué d'ailleurs d'une disposition musicale extraordinaire, ne se borna pas à se nourrir de la mesquine pitance que lui laissait son labeur manuel. Il se mit donc à se perfectionner dans l'art musical, en prenant sur ses heures de repos le temps nécessaire à cet effet. Habile aussi dans tout ce qui avait rapport aux ouvrages manuels, il se fabriqua lui-même un instrument connu encore aujourd'hui sous le nom de *Serpent*, instrument dont il se servit (n'ayant pas les moyens d'en acheter un) dans les orchestres où il s'employa pour augmenter un peu le salaire de la manufacture à peine suffisant pour l'entretien de sa famille.

Son fils Henri avait maintenant quatre ans. Voyant les dispositions précoces de l'enfant, il lui fabriqua un violon avec un vieux sabot qu'avait déniché le petit, et le jeune moutard, sous la main directrice de son père devint bientôt la merveille de l'endroit et des environs.

Il arriva qu'un jour, un monsieur, (une des notabilités de la ville), passant accidentellement près de la demeure des Vieux temps, vit et entendit l'artiste en herbe; après s'être enquis du nom de l'exécutant, il partit mais revint le lendemain offrir de se charger de l'éducation musicale de l'enfant. Le père y consentit, et, dès ce moment, le monde musical s'adjoignit un de ces prodiges dont, en caractères indélébiles, l'histoire enregistrera la renommée dans la nomenclature des grandes illustrations musicales des temps modernes.

A l'âge de sept ans, (trois ans seulement après la trouvaille du sabot) il fut produit en public et avec un succès qui ne laissa point de doute sur la juste appréciation du talent précocement mais déjà solide du jeune artiste.

Mr. de Bériot, violoniste distingué, alors en vogue, prit le jeune prodige sous sa direction musicale, et, ainsi conduit par l'inflexible main de son père qui le faisait étudier dix heures par jour, et les excellentes leçons de son nouveau maître, le jeune Vieux temps marcha à pas de géant dans la carrière musicale qui bientôt brilla à ses yeux comme l'étoile conductrice qui devait le mener au milieu des grandes réputations artistiques européennes pour y prendre à côté de Paganini la place que nul autre n'a pu lui disputer jusqu'à ce jour.

Dans ce jeune artiste, qui à l'âge de neuf ans défie la musique la plus difficile, musique devant laquelle pâlissaient les vieux chauves mêmes des Conservatoires, on distingue bientôt un double talent: celui d'exécutant et celui de compositeur. En effet Henri Vieux temps, est non seulement, quant à l'exécution, un artiste immense, il est encore, (nous allions presque dire surtout), un compositeur d'un mérite transcendant.

Son stylo est sérieux et classique, toujours large, grand, noble, bien développé.

En Allemagne surtout, terre classique par excellence, le nom de Henri Vieux temps jouit d'une admiration presque sans limites.

Il venait de mettre le pied sur son onzième printemps, lorsqu'il fut décidé qu'il irait se faire entendre à Paris où sa réputation l'avait déjà devancé. Paris, toujours un peu envieux de Bruxelles, lorsqu'il s'agit d'art, n'accepta qu'avec méfiance cette merveille annoncée à grands coups de grosse caisse de l'autre côté de ses limites septentrionales. Aussi, lorsqu'arriva à la capitale des Francs ce petit marmot avec son puissant instrument, il reçut poliment l'invitation de passer au Conservatoire, pour y recevoir (soi-disant), le baptême du collège professoral du grand Conservatoire. Le jeune Vieux temps et son père acceptèrent l'invitation avec empressement, et pour dire vrai ils en furent aux anges. Dès le lendemain de leur arrivée donc il se rendirent au local du Conservatoire. Il y eut à cette occasion, rendez-vous non seulement de toutes les notabilités de la grande académie musicale, mais encore de tout ce que Paris comptait alors d'artistes et de compositeurs distingués.

Mais ni les longues barbes, ni les fortes moustaches, ni les têtes grises, ni les têtes chauves ne firent aucune impression sur le jeune visiteur, et il joua sans broncher, tous les morceaux les plus difficiles de son répertoire: on l'applaudit à outrance. Cependant, on en vit par ci par là qui riaient sous cape. On avait décidé qu'on soumettrait ce jeune belge à une épreuve qui montrerait bien si le talent était réel, et basé sur une connaissance solide de la musique. On demanda donc au père du violoniste avec toutes les formes de la politesse qui distingue le peuple français, si l'on pouvait donner à son petit artiste quelque musique classique à jouer à première vue. Le père connaissant la force de son enfant, répondit: *Messieurs, vous pouvez lui donner tout ce que vous voudrez.* On se frotta bel et bien les mains et un air d'incrédulité sembla gagner l'auditoire. On lui présenta d'abord un morceau de moyenne difficulté qu'il exécuta comme s'il l'avait étudié pendant six ans. Au quatrième morceau, qui était d'une difficulté qu'aucun des vieux loups du Conservatoire n'ont osé aborder, le père du jeune enfant dit aux professeurs du Conservatoire: *Messieurs vous pouvez lui donner*

*la musique classique la plus difficile que vous ayez en votre possession, je réponde de mon fils.* On examina alors la musique la plus inextricablement difficile qui se puisse trouver: il exécuta tout sans manquer une note. Il joua durant plusieurs heures, pendant lesquelles les vieux braves qui se piquaient d'être forts, se grattèrent la tête, se mouchèrent, s'administrèrent force prises de tabac; d'autres rirent, d'autres essayèrent une larme furtive d'attendrissement; d'autres rougirent jusqu'aux oreilles. Enfin d'autres devinrent pâles comme des spectres en tremblant d'un visible étonnement, d'une indicible surprise!

Le baptême fut complet!

Dès ce moment, le violoniste cessa d'être enfant: on lui signa son diplôme d'artiste, et on le nomma le *phénomène belge.*

Après avoir parcouru la France, il revint avec tous ses lauriers dans son petit pays, où des ovations nombreuses l'attendaient.

Peu de temps après, il se rendit à Londres.

Là une épreuve d'un autre genre l'attendait.

On sait qu'à Londres les grands seigneurs ont l'habitude de réunir dans leurs hôtels tous les talents du jour, et avec tous ces talents, qu'ils paient, ils donnent une soirée musicale.

A la soirée donc à laquelle nous faisons allusion, trente-trois diamants musicaux de la plus belle eau s'étaient fait inscrire. Il y avait des violonistes, des violoncellistes, des pianistes, des harpistes, des flûtistes et *tutti quanti.*

Déjà une quinzaine s'étaient fait applaudir et entre autres, celui qui eut les grands honneurs de la soirée: Paganini! Après celui-ci, il y eut un petit intermède. Le grand artiste italien était descendu au salon; pendant son absence, deux ou trois autres artistes avait joué, lorsqu'on remonta, il entendit les sons d'un violon qui tout-à-coup attirèrent son attention d'une manière toute particulière. Arrivé au haut de l'escalier, il s'écria; *qui diable est cet audacieux archet?* Il entra, et ne fut pas peu surpris de voir sur l'estrade un petit bonhomme aux cheveux crépus pas plus haut qu'une botte. Il fut émerveillé et ces paroles prophétiques qui se sont si bien réalisées depuis, s'échappèrent de sa bouche: *il ira loin celui-là!* Et, il ajouta: mais qui donc est-il ce prodige, je veux le connaître? Justement, à trois pas de lui se trouvait le père de Henri Vieux temps lui-même. Celui-ci alla à Paganini et lui donna la réponse. Ce dernier se dirigea immédiatement vers le jeune artiste belge, dont les sons du dernier coup d'archet vibraient encore et venaient de provoquer des applaudissements frénétiques, et lui prenant la main, l'accabla de félicitations qui allèrent droit au cœur du jeune belge et peut-être ne manquèrent pas d'avoir une salutaire influence sur l'avenir musical du jeune artiste; car il est encore jusqu'à ce jour le seul qui puisse être comparé à l'incomparable Paganini! Hâtons-nous d'ajouter cependant que, comme compositeur, Vieux temps laisse Paganini bien loin derrière lui.

A quelque temps de là, il entreprit un voyage en Hollande où il reçut du roi Guillaume, l'ordre du Lion Néerlandais.

Ici, nous sommes, malgré nous, forcé d'ouvrir une parenthèse.

On a longtemps reproché au gouvernement belge d'alors de n'avoir pas fait accorder la décoration de l'ordre de Léopold à Henri Vieux temps, avant qu'il ne fût décoré par aucun autre pays. Mais cette omission tient à des considérations qui ne parlent pas à l'avantage de l'administration d'alors. Henri Vieux temps n'était pas un élève du Conservatoire de Bruxelles dont Mr. Fétis était le directeur. Or, pas mal d'environ mêlée de beaucoup de fiel de la part du Conservatoire influençait l'action du Ministre de l'Intérieur d'alors. Le père de Vieux temps n'était pas homme d'ailleurs à mendier un honneur que le talent incontestable de son fils appelait si justement. L'influence occulte fit que la chose n'eut pas lieu sous cette administration. Un autre détail qui eut son poids dans la balance de l'injustice, c'est que le journal *l'Indépendant Belge* (qui depuis, a changé son nom indivi-

duel en celui du nom général: *Indépendance Belge*), avait pour rédacteur du *feuilleton musical* le fils même de Mr. Fétis.

Le jour de justice arriva cependant.

Le Ministère changea, et un des premiers actes du nouveau Ministre de l'Intérieur fut de proposer au Roi d'accorder la décoration de l'Ordre de Léopold à Henri Vieuxtemps. Cette distinction fut immédiatement accordée et Dame *Injustice* se gratta vainement le sommet de son chef capillaire.

Suivons maintenant le jeune virtuose en Russie. Là, son premier concert fut donné à la Cour Impériale. L'Empereur lui fit offrir immédiatement le titre de premier violon de la Cour s'il voulait rester à St. Petersbourg: il accepta. Il passa plusieurs années en Russie. Pendant ses vacances, il alla à Constantinople où le Sultan le décora de l'ordre du Nischen, la dernière décoration pensons nous qui fût accordée, l'ordre ayant été supprimé peu de temps après.

Lorsque Henri Vieuxtemps quitta la Russie définitivement, le Sultan de Turquie lui envoya l'offre de l'établissement et de la direction d'un Conservatoire à Constantinople, mais il déclina l'honneur. Des motifs de santé furent la base du refus.

Revenu en Belgique, il se reposa quelque temps sur ses lauriers.

Il tourna maintenant ses regards vers l'Amérique où sa réputation d'exécutant et de compositeur l'avait depuis longtemps précédé.

Et, ici, se place encore une anecdote assez curieuse.

C'était à la Nouvelle Orléans. Le concert se donnait à l'Opéra. Vieuxtemps venait d'exécuter le Carnaval de Venise sur une corde. Tout l'auditoire se leva comme un seul homme. Mais un effet inattendu se produisit. On prétendit qu'il avait triché, qu'il n'avait point joué sur une seule corde! Un comité alla immédiatement le trouver et lui exprima le doute de l'auditoire. Bien, dit-il, je vais satisfaire le public. Il prit un ruban de soie rouge avec lequel il lia les autres cordes de l'instrument. La dernière note du Carnaval résonnait encore lorsque, l'auditoire, comme mû par un ressort, bondit sur les bancs dans un tohu-bohu général et on lui vota, séance tenante, une médaille d'or de grand module. Cette médaille, nous l'avons vue, et l'incident nous ne le tenons pas de lui-même seulement, mais encore d'un témoin oculaire et auriculaire, un belge qui se trouvait être présent à la séance.

Il revint dans son pays chargé de dollars et de lauriers américains.

Peu de temps après son retour en Belgique, il alla s'établir en Allemagne, où il s'était fait connaître déjà, et où l'ampleur de son jeu et ses connaissances musicales solides avaient été reconnues et attestées par toutes les grandes autorités artistiques allemandes.

Durant toutes ses années de minorité son père voyagea avec lui. Il eut l'occasion de voir l'endroit même où quelques années auparavant, son père avait reçu dans l'œil ce présent inattendu, ce petit plomb d'outre-Rhin. Un jour son père et lui faisaient leur tournée artistique; ils s'arrêtèrent au village même où avait eu lieu la bataille; le père toujours possesseur de la balle, proposa à son fils de prendre le diner. Ils avaient à peine commencé le repas, que tout-à-coup, le père sentant quelque chose qui lui grattait le gosier, vit rouler sur son assiette le plomb germanique qui s'était jusque là obstiné à demeurer paisiblement dans son crâne chevelu et qui maintenant saisissant la belle occasion de s'évader, voulut rentrer au pays sans passeport. Mais l'audacieuse prisonnière fut religieusement conservée par le détenteur involontaire, comme une relique des jours glorieux du petit caporal.

Henri Vieuxtemps épousa une artiste allemande. Il est veuf depuis environ sept ans. Il a deux enfants: un garçon et une fille. Cette dernière est une excellente pianiste et réside, aujourd'hui nous croyons, avec son père à Bruxelles. Son fils est ingénieur en France.

Henri Vieuxtemps à trois frères. L'un, pianiste et com-

positeur distingué à Bruxelles, le deuxième, violoncelliste de grand mérite, à Londres (Angleterre), le troisième, commerçant à Paris, mais aussi très-bon musicien.

Nous avons eu, il y a quelques années le plaisir d'entendre les quatre frères dans un Septuor composé par Lucien Vieuxtemps (le pianiste), et nous avons eu aussi celui d'entendre feu Mr. Vieuxtemps et ses fils dans un quatuor aussi composé par le pianiste.

Mr. Vieuxtemps, père, connaissait six instruments différents, parmi lesquels le violon et l'alto.

Quant à Henri Vieuxtemps nous ne serions point étonné qu'un de ces jours, et comme couronnement à toutes ses grandes compositions, il ne produisit un opéra digne de ses grandes facultés musicales et de sa réputation universelle.

HENRI WESTERLINCK.

Montréal, 15 Août, 1875.

P. S.—Nous venons d'apprendre, qu'à la suite d'une dangereuse maladie, Henri Vieuxtemps est resté paralysé du bras droit, ce qui l'a forcé de se retirer du Conservatoire de Bruxelles, où depuis un an ou deux, il occupait la position de professeur en chef de la classe de violon.

## Nouvelles Publications Musicales

ÉDITÉES ET A VENDRE PAR

**ARTHUR LAVIGNE,**

Agent pour le "Canada Musical."

11½, RUE ST. JEAN, BANQUE D'ÉPARGNES,

QUEBEC.

**ALBANI GALOP,**

COMPOSÉ PAR

**GEORGES MCNEIL,**

(ORGANISTE DE NOTRE-DAME DE LEVIS.)

PRIX—50 CENTINS.

N. B.—Ce galop, l'un des plus brillants qui aient été écrits depuis longtemps, est orné d'un magnifique portrait de la célèbre cantatrice dont il porte le nom.—Joué au concert de l'Union St. Joseph, le 16 Mars, par le Corps de Musique de la Batterie "B." il est destiné par le charme de la mélodie et le brillant, la franche allure du rythme, à une très grande popularité qu'il mérite incontestablement.

**L'ESPERANCE**

(PAUVRE FRANCE!)

Une des plus belles mélodies dramatiques [sinon la plus belle] dues à la plume du célèbre artiste J. FAURE.

PRIX—35 CENTINS.

**FLEURS DU PRINTEMPS**

Valse brillante, jouée aux Concerts de Société du "Septuor Haydn" dédiée à Mademoiselle EMMA LAJEUNESSE, dont le portrait orne la première page.

Transcription pour Piano par J. A. DEFOY, P. S. H.

PRIX—90 CENTINS.

## A propos de Pianos.

L'achat d'un piano étant une affaire qui mérite sérieuse considération et qui ne se répète qu'à de longs intervals, nous offrons aux personnes et aux institutions qui auraient besoin d'en faire l'acquisition, les observations suivantes, que nous les prions de considérer attentivement.

Dans la confection d'un instrument requérant une si grande perfection de détail que le piano—qui, après tout, est un objet d'art aussi bien qu'une statue ou un tableau—nous ne pouvons pas reconnaître une variété de degrés d'excellence. Un tableau est beau, ou il ne l'est pas. Un piano est bon, ou il ne l'est pas. La manufacture d'un bon instrument requiert de grandes connaissances, une longue expérience, des matériaux de premier choix, et des ouvriers expérimentés. Ces qualités rares et pourtant essentielles doivent se payer. On comprendra donc pourquoi l'article de PREMIER CHOIX vaut aujourd'hui de \$400 à \$500. Quant au piano "moyen terme," de \$200 à \$350,—nous avons refusé jusqu'à présent de l'introduire, attendu que nous ne jugeons pas qu'il mérite notre confiance, n'étant pas de nature à donner à nos pratiques une satisfaction *permanente*.

Appelé donc à faire choix d'un instrument qui fût absolument de *première classe*, nous nous sommes arrêté sans hésitation aux superbes PIANOS HAZELTON, fabriqués à New-York, sous la direction immédiate des trois frères Hazelton. Introduits à Montréal, il y a une quinzaine d'années, ils furent recherchés par nos premières familles canadiennes,—(on les retrouve aujourd'hui encore dans les salons des familles de plusieurs juges, présidents de banques, et des principaux marchands de Montréal). Le coût relativement élevé de ces magnifiques instruments fut cause néanmoins que l'on cessa de les importer, jusqu'à ce que, pleinement confiant dans le bon goût et le discernement artistique des connaisseurs canadiens, nous avons passé par-dessus cette objection apparente, et les soumettons de nouveau depuis le 1er. Juin dernier, à l'examen critique—nous pouvons dire, à l'admiration du public musical canadien.

Bien que ces superbes instruments soient au nombre des plus coûteux qui s'offrent au choix de l'importateur, nous sommes néanmoins en mesure de les vendre de \$100 à \$150 moins cher que des instruments très souvent inférieurs.

Voici les raisons qui nous permettent d'en agir ainsi.

Nous ne vendons pas à *termes*, mais uniquement pour COMPTANT,—en conséquence, nous fixons pour tous nos instruments un prix *minimum* net. Ne recevant pas de billets promissaires, nous n'avons pas à exiger de nos pratiques de quinze à vingt par cent d'intérêt sur balances—équivalant de ce que chargent les banques, par ces temps difficiles, sur les billets qu'elles escomptent). De plus nous épargnons à nos acheteurs les frais additionnels de la comptabilité et d'un tenour de livre,—mais surtout un *pro rata* élevé et nécessairement exigible sur les pertes *inévitables* qu'entraînent infailliblement les transactions avec *crédit*. Ces pertes forment un *déficit* qui a été évalué à dix par cent des transactions opérées, et que les acheteurs solvables sont nécessairement appelés à combler.

C'est ainsi que nous nous trouvons en mesure de vendre

pour \$425 comptant, un instrument de beaucoup supérieur à tel autre pour lequel on demande ailleurs \$550 !

Done aux acheteurs, disposés à payer comptant, (c'est-à-dire, à faire une épargne de \$100 à \$150) nous disons :

VENEZ VISITER NOS INSTRUMENTS,—nous nous ferons un plaisir de vous les faire inspecter, et nous ne tourmentons personne pour les engager à acheter.

N'acceptez aucunes assertions intéressées,—pas plus les nôtres que celles des autres, mais JUGEZ PAR VOUS-MEME; si vous n'êtes pas connaisseur, consultez aucun des artistes ou professeurs de musique de Montréal, touchant les mérites des PIANOS HAZELTON.

Après avoir pris connaissance de nos instruments et de nos prix, allez alors visiter et comparer ailleurs.

Nous vous en rapportons d'avance au résultat que vous suggérera votre intérêt propre—et nous avons la confiance que nous aurons l'avantage de compter une pratique de plus.

C. J. CRAIG,

Accorde et répare les Pianos, Harmoniums, &c.

ATELIER

No. 252,—Au Second Etage,

Rue Notre-Dame, Montreal.

## CONCERTS.

Les amateurs de musique dans le district de Québec se sont montrés courageux, intrépides. Un grand concert à St. Thomas, Montmagny, et pas moins de deux à la Malbaie ont été organisés durant la vacance.

Le concert donné à St. Thomas a été organisé par les membres de l'Institut, fondé il y a deux ans, et qui a déjà produit d'excellents résultats. Grâce à l'initiative de ces messieurs et à la générosité de quelques personnes marquantes de l'endroit un corps de musique a été formé, discipliné, et a pu faire partie du concert avec un succès très-flatteur pour ses membres. Plusieurs amateurs, en villégiature, ont apporté leur précieux concours aux organisateurs et, somme toute, s'il faut en croire ceux qui y ont assisté, la soirée a été très-brillante.

Les deux concerts donnés à la Malbaie—le premier au bénéfice de l'Hopital du Sacré-Cœur de Québec,—le second, pour venir en aide à la construction du Couvent de la Malbaie—ont apporté la plus heureuse diversion à la monotonie inséparable à un long séjour à la campagne. L'un de ces concerts sous la direction de Madame Tranchemontagne de Berthier (en haut), dont le beau talent est à peine surpassé par une générosité admirable, a produit les résultats les plus satisfaisants. Monsieur le Curé Doucet, fondateur du Couvent, n'a eu qu'à se féliciter de son heureuse idée et la magnifique recette a dû le dédommager amplement des fatigues et de l'ennui inhérents à l'organisation de ces soirées musicales.

*Leçons de Piano et de Solège.***Mademoiselle Philomene Boucher**

Recevra chez elle,

No. 484, RUE LAGAUCHETIERE,

SIX ELEVES POUR PIANO OU POUR SOLFÈGE.

Conditions ; \$3.00 par mois.

**Retour de M. et de Madame F. Jehin Prume.**

La nouvelle du retour à Montréal de M. et de Madame F. Jehin Prume, après un séjour prolongé de deux années en Europe, sera, nous n'en doutons pas, accueillie avec la plus vive satisfaction par les nombreux *dilettanti* de Montréal. Nous n'exagérons rien en disant que cet événement était attendu depuis longtemps, avec impatience. Ajoutons que cette heureuse circonstance nous promet prochainement de charmantes soirées musicales, où tout en applaudissant les inspirations entraînant de l'éminent violoniste, nous aurons de plus le plaisir de saluer en notre aimable compatriote — Madame Prume — une cantatrice non moins distinguée.

Nous apprenons de plus que M. Prume a l'intention de se fixer définitivement au milieu de nous, et qu'il est disposé à consacrer une partie de ses loisirs à diriger les hautes études musicales de ceux qui désireraient profiter de son enseignement et de sa rare expérience artistique. Assurément, jamais avantage semblable ne s'est présenté en Canada, et nous souhaitons sincèrement qu'il soit apprécié à sa pleine valeur.

**M. GUILLAUME COUTURE.**On lit dans le *Monde* de Paris du 22 juillet :

Le jeune artiste Canadien dont nous avons déjà mentionné les succès à Paris, à l'occasion d'un *Memorare* de sa composition exécuté à la salle Pleyel, en mai dernier, vient de remporter un nouveau triomphe musical.

M. Couture, après deux années d'études intelligentes et soutenues, vient d'être admis lauréat comme premier *accessit* de composition d'*harmonie* au Conservatoire de musique. Ce dernier avantage que vient de remporter M. Couture avant de quitter la France, d'où il doit partir très prochainement pour retourner dans son pays, lui fait d'autant plus d'honneur qu'il a dû pour y arriver, concourir avec des artistes dont la réputation est déjà faite, et qui, pour la plupart, suivaient les cours du Conservatoire depuis beaucoup plus longtemps que lui.

**LECONS DE VIOLON.****M. FRANCOIS BOUCHER**

Eleve de M. Jules-Hone, et

Membre-diplômé de l'Académie de Musique de Québec.

RECEVRA AU

**No. 252, RUE NOTRE-DAME,**

Quelques Elèves pour Violon.

CONDITIONS - - - \$3.00 PAR MOIS.

**ACADEMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE**

DE MONTREAL.

**Enseignement Professionnel.****Ecole Polytechnique.**

L'ECOLE POLYTECHNIQUE fondée en 1874 est destinée à former des ingénieurs pour toutes les branches de l'industrie et de la production : génie civil, constructions et chemins de fer, mines et métallurgie, mécanique et travail des métaux, industries diverses, etc.

Si l'on pense à la force d'expansion croissante du commerce et de l'industrie au Canada, on acquiert la certitude du rôle réservé à une institution d'une utilité si urgente.

Pour être admis à l'Ecole, les élèves doivent subir un examen préalable et satisfaisant sur les matières scientifiques étudiées dans les collèges classiques. Un cours préparatoire est néanmoins fait à ceux des jeunes gens qui sortent des académies ou dont les études dans certaines branches ont été négligées.

Le cours est de trois années et comprend les matières suivantes :

**PREMIERE ANNEE**

|                              |                                       |
|------------------------------|---------------------------------------|
| <i>Arithmétique</i>          | <i>Eléments de mécanique</i>          |
| <i>Algèbre</i>               | <i>Chimie (métaux et métalloïdes)</i> |
| <i>Géométrie descriptive</i> | <i>Dessin linéaire et d'ornement</i>  |
| <i>Physique</i>              | <i>Histoire naturelle</i>             |
| <i>Géologie</i>              |                                       |

**SECONDE ANNEE**

|                             |                                      |
|-----------------------------|--------------------------------------|
| <i>Géométrie analytique</i> | <i>Chimie inorganique</i>            |
| <i>Trigonométrie</i>        | <i>Géologie et minéralogie</i>       |
| <i>Cosmographie</i>         | <i>Mécanique appliquée</i>           |
| <i>Sciences physiques</i>   | <i>Dessin linéaire et d'ornement</i> |
| <i>Architecture</i>         |                                      |

**TROISIEME ANNEE**

|                             |   |
|-----------------------------|---|
| <i>Géodésie</i>             | <i>Constructions</i>                        |
| <i>Etudes et tracés</i>     | <i>Historique des grands travaux</i>        |
| <i>Devis et estimations</i> | <i>Chimie des matériaux et combustibles</i> |
| <i>Mécanique</i>            | <i>Dessin topographique</i>                 |
| <i>Economie politique</i>   |   |

Le laboratoire de chimie, le cabinet de physique, les collections géologiques et minéralogiques, et l'atelier de travail permettent à l'enseignement théorique une application immédiate, de même que les excursions géodésiques et les visites aux usines habituent l'élève à la pratique des opérations les plus usuelles.

Conditions de l'Ecole Polytechnique : \$44 par année

**Enseignement Commercial.**

L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL se compose de trois cours dont les deux premiers (primaire et intermédiaire) sont la préparation à l'entrée au cours commercial proprement dit ; le but est de donner aux jeunes gens par le fonctionnement du bureau d'affaires la pratique des transactions commerciales et de la comptabilité.

|                               |                |                 |
|-------------------------------|----------------|-----------------|
| Conditions de l'Enseignement. | Cours Primaire | \$20 par année. |
|                               | Intermédiaire  | 30 " "          |
|                               | Commercial     | 38 " "          |

Les personnes désireuses de plus amples informations, en s'adressant au principal, recevront le catalogue des cours de l'académie et tous les détails nécessaires.

U. E. ARCHAMBAULT,  
PRINCIPAL.

Avenue du Plateau, 699, rue Ste. Catherine.

# LE VIEILLARD ET L'ORMEAU.

## MÉLODIE.

Paroles de A. SALIN.

Musique de F. BOISSIÈRE.

*MODERATO.*

*mf*

Je te revois, humble hameau, Témoin des jeux de mon enfance, Et je revois aussi l'ormeau Planté le

*p*

jour de ma naissance. Souvenir bien doux et touchant! Il semble m'offrir son ombrage,

*mf*

*Plus lent.*

Et je me dis en le voyant: Nous sommes tous deux du même âge, Nous sommes tous deux du même âge!

*D.C.*

## 2ME COUPLET.

A l'aube, on le voit tous les jours,  
Emaillé des pleurs de l'aurore,  
Et le soleil, dans son parcours,  
D'un prisme brillant le colore.  
Sous son feuillage verdoyant,  
Du passé j'évoque l'image,  
Mais puis-je dire, en le voyant :  
Nous sommes tous deux du même âge,  
Nous sommes tous deux du même âge.

## 3ME COUPLET.

Quand aujourd'hui bien des hivers  
Sur mon front tracent mainte ride,  
Pour lui, des rameaux toujours verts,  
Forment sa couronne splendide.  
Bannir tout regret impuissant  
Etant le précepte du sage,  
Je me dis en le revoyant :  
Nous ne sommes plus du même âge,  
Nous ne sommes plus du même âge.

## LA DAME BLANCHE

## DE BOIELDIEU.

par

ADOLPHE ADAM.

On ne fait pas de musique, parlons-en, et à défaut de jouissances dont nous sommes privés, reportons nous, par le souvenir, au plaisir que nous fit éprouver, dès son apparition, un des chefs-d'œuvre dont s'honore l'école française.

*La Dame Blanche* fut l'avant-dernier ouvrage de Boieldieu. J'ai eu le bonheur d'être l'élève de cet homme éminent que tous mes lecteurs ont admiré, que tous auraient aimé, s'ils eussent pu le voir de près, et reconnaître que chez lui le talent n'était pour ainsi dire que la traduction des qualités privées. J'ai vu commencer et terminer l'œuvre qui est un des plus puissants titres de gloire de Boieldieu ; j'étais bien jeune alors, je n'avais pas vingt ans, mais le souvenir des travaux de mon illustre maître est aussi présent à ma pensée que sa mémoire est chère à mon cœur. Et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'apprendre quelques détails tout à fait intimes, et qui, par conséquent, ont dû échapper à tous les biographes.

Boieldieu débuta fort jeune à Rouen, sa ville natale, par un petit opéra dont le titre même ne nous est pas resté. Son maître, M. Broche, organiste de la cathédrale, l'engagea à aller à Paris. On était alors en 95 ; on commençait à respirer un peu du régime de la Terreur ; la musique était fort en vogue ; car, dans la première révolution, s'il y eut beaucoup de ruinés, il y eut beaucoup d'enrichis, et les plaisirs ne manquèrent jamais à la capitale.

Quatre compositeurs éminents de l'époque Cherubini, Méhul, Kreutzer et Jadin avaient l'habitude de se réunir toutes les décades dans un dîner d'amis, où ils oubliaient dans de doux épanchements, et dans une fraternelle causerie, les préoccupations qui, alors comme aujourd'hui, assiégaient tous les esprits.

Boieldieu obtint la faveur d'être admis à ce dîner de célébrités musicales ; il avait été recommandé comme un jeune musicien de province annonçant un grand talent, et ayant déjà même obtenu un succès au théâtre : aussi avait-il été engagé à venir soumettre sa partition à l'illustre arçopage.

Le pauvre jeune homme s'avança tout tremblant au milieu de ces convives dont le nom et la réputation l'épouvaient, et donna d'abord une fort pauvre idée de son esprit pendant le repas, n'osant ouvrir la bouche et ne répondant que par des monosyllabes aux avances que lui faisait son voisin : c'était Kreutzer qui avait pris en pitié le pauvre débutant. Celui-ci finit cependant par s'enhardir, et, à la fin du repas, lui et Kreutzer étaient les meilleurs amis du monde.

Le dîner fini, Kreutzer voulut faire valoir son jeune protégé ; il le présenta chaudement à Méhul et à Cherubini, qui commencèrent à se dérider un peu avec lui : pendant ce temps, Jadin feuilletait sa partition manuscrite, que Boieldieu avait déposée en entrant sur le piano.

La glace était rompue, la bienveillance semblait succéder à la froideur, et Kreutzer, voyant ses confrères dans de si bonnes dispositions, proposa au jeune musicien de se mettre au piano pour faire entendre son opéra. Boieldieu était excellent pianiste et chantait d'une manière fort agréable ; mais ses juges n'étaient pas gens à se laisser éblouir par le charme de l'exécution, et le pauvre compositeur voyait de temps en temps s'allonger sur sa partition un doigt qui lui indiquait un passage où lui ne voyait rien que de fort innocent, mais qui recélait, à coup sûr, quelque grosse faute d'harmonie, car ce doigt était celui de Cherubini ; et Cherubini ne laissait jamais passer le moindre solécisme musical. Boieldieu avait appris de son maître, M. Broche, tout ce que savait le pauvre organiste, c'est-à-dire fort peu de chose, et il n'avait pas même la conscience des fautes qu'on lui indiquait ; il se doutait cependant bien que le terrible doigt ne lui signalait pas ces passages comme excellents, et c'était avec terreur qu'il le voyait presque à chaque mesure retomber sur chaque portée de sa partition. Il suait sang et eau et souffrait le martyr ; cependant il ne se décourageait pas et continuait toujours à exécuter son opéra ; les morceaux se succédaient, et l'espoir commençait à rentrer dans son âme, car le doigt ne venait plus se poser entre l'exécutant et la musique placée devant lui.

—Allons, se disait-il, il paraît que le milieu de mon opéra vaut mieux que le commencement ; j'espère que la fin couronnera l'œuvre.

Et il allait toujours. Au moment où il venait de terminer un des morceaux qui avaient eu le plus de succès à Rouen, et qui, selon lui, devait entraîner le suffrage de ses juges, il s'arrêta comme pour leur demander avis ; n'entendant rien, il se retourne, et alors qu'elle n'est pas sa honte et de quel serrement de cœur n'est-il pas saisi ! Il se voit seul... ses auditeurs étaient partis, jugeant sans doute à l'indignité de l'œuvre que leurs conseils étaient superflus, et voulant s'épargner la peine de mauvais compliments qu'ils n'auraient pu s'empêcher de faire.

Les larmes suffoquent le pauvre Boieldieu, il porte ses mains à son visage et va s'abandonner au désespoir, lorsqu'une voix se fait entendre ; un seul des juges était resté : le plus jeune d'entre eux avait eu pitié du débutant, et peut-être était-il chargé par ses confrères d'adoucir l'amertume de cette épreuve. Lui seul pourrait nous le dire, car il est le seul survivant des cinq acteurs de cette scène : Jadin, c'était lui, s'approcha de Boieldieu.

—Mon jeune ami, lui dit-il, ne vous désolez pas ; à tort, on vous a fait croire que vous étiez compositeur. Je ne veux pas apprécier le plus ou moins de dispositions que vous pouvez avoir ; mais, avant d'exercer un art, il faut l'apprendre, et vous ne possédez même pas les premiers éléments de la composition. Mais on peut être un musicien fort habile et très-estimé, sans être en état d'écrire un opéra. Vous êtes bon pianiste, vous avez une jolie voix, vous pourrez faire votre chemin avec cette double ressource ; donnez des leçons

et faites des romances ; puis, si vous voulez travailler pour le théâtre, apprenez la composition, et vous vous essaieriez de nouveau ; mais, je vous en préviens, et je le sais par expérience, c'est une carrière bien difficile, et les succès que l'on rêve s'y réalisent rarement.

Le conseil était plus facile à donner qu'à suivre. Pour donner des leçons, il faut avoir une clientèle, et Boïeldieu, jeté à Paris sans appui et sans protection, fut d'abord réduit à accorder des pianos pour vivre ; mais quand il avait accordé un piano, il ne pouvait résister au plaisir de préluder sur l'instrument qu'il venait de remettre en état.

Son exécution fut remarquée. ajoutons que sa personne ne le fut pas moins ; jeune, élégant, spirituel, doué d'une des figures les plus agréables, il ne pouvait manquer de réussir. En peu de temps il acquit une excellente clientèle, il composa quelques romances qui eurent un succès prodigieux et mérité ; bref, il devint l'homme à la mode de toutes façons, et la fortune ne cessa plus de lui sourire.

Il fut nommé professeur de piano au Conservatoire, et l'idée du théâtre le poursuivant toujours, il voulut encore essayer ses forces même avant d'avoir appris ce qu'on lui avait tant reproché d'ignorer, et il crut pouvoir suppléer par le goût et l'audition des chefs-d'œuvre à tout ce qui lui manquait pour l'étude. C'est dans ces conditions qu'il donna successivement, la *Dot de Suzette*, *Zoraïde et Gulnare*, la *Famille suisse*, *Montbreuil et Verville*, les *Méprises espagnoles*, *Beniowsky* et le *Calife de Bagdad*. Mais il comprit alors que les qualités naturelles ne pouvaient suffire, si l'art ne venait à leur secours, et il eut le courage (exemple peut-être unique !) de se mettre à étudier avec la persévérance d'un écolier, les principes qui lui manquaient pour devenir un des chefs de notre école. La scène de l'audition de son premier opéra était oubliée depuis longtemps, et Cherubini était devenu et est resté jusqu'à sa mort son plus intime ami ; c'est lui qu'il choisit pour professeur, et l'on ne pouvait certes mieux s'adresser. C'est à l'union de la pureté et de l'élégance de Cherubini et du charme et de la grâce de Boïeldieu, que nous devons ces chefs-d'œuvre dont le premier spécimen fut *Ma tante Aurèle*, partition aussi purement écrite que celles qui l'avaient précédée l'avaient été négligemment.

Je n'entreprends pas de faire ici une biographie de Boïeldieu, et je ne le suivrai pas dans son voyage en Russie en 1803, ni à son retour en France en 1812. Les ouvrages qu'il a donnés dans cette période de temps sont trop connus pour qu'il y ait besoin même de les citer, et je me hâte d'en venir à la *Dame Blanche*, dont je me suis peut-être un peu trop écarté. Je vous ai montré le pauvre petit accordeur de pianos en 1795, nous allons maintenant faire connaissance avec le membre de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur et professeur de composition en 1820. Je fus un des premiers élèves admis à la fondation de la classe de Boïeldieu. J'avais pour camarades, Boily, le fils du célèbre peintre de portraits, qui obtint le grand prix de composition de l'Institut et donna un petit opéra à l'Opéra-Comique, excellent garçon qui a toujours eu le tort de douter de lui-même et qui a fui, au lieu de les rechercher, les occasions de donner la preuve d'un talent réel ; et Théodore Labarre, l'habile harpiste, l'autour des *Deux Familles*, de la *Révolution au Sérail* et du *Ménétrier*, aujourd'hui chef d'orchestre à l'Opéra-Comique.

Le Conservatoire était une singulière chose, à l'époque que je cite ; il y régnait un classicisme outré ; les mélodistes, proprement dits, étaient regardés comme de bien pauvres sires ; Rossini y était tourné en dérision, et les professeurs, il faut le dire, n'étaient pas étrangers au dédain que manifestaient hautement les élèves. M. Lesueur appelait les opéras de Rossini des *Turlututus*, et M. Berton écrivait une épître en vers sur la musique *mécanique* ; c'est ainsi qu'il qualifiait celle de l'école moderne. Pourtant M. Catel avait déclaré, à la grande stupéfaction de ses élèves, qu'il y avait de belles choses dans un trio d'*Othello*. Cherubini ne disait rien, mais il écoutait tous ces propos en riant de ce rire nar-

quois qui lui était particulier, et qui semblait deviner les palinodies que ses confrères devaient chanter quelques années après, en s'inclinant devant le génie sublime qu'ils méconnaissaient encore. Il ne serait pas facile d'exprimer la manière dont fut accueillie la nouvelle de la création d'une classe de composition dirigée par Boïeldieu, et de quels quolibets étaient poursuivis les élèves qui y furent admis. Ce fut bien pis, lorsque nous apprîmes à nos camarades la façon dont se faisait cette classe. Les partitions des premiers opéras de Rossini étaient publiées chez le frère de notre professeur, Boïeldieu jeune, dont le magasin de musique était rue de Richelieu. Dès qu'une partition de ces ouvrages non encore exécutés à Paris allait paraître, une épreuve nous en était envoyée ; Labarre, excellent lecteur, se mettait au piano, puis madame Boïeldieu, qui a été une très grande cantatrice, Boïeldieu et nous-mêmes, nous chantions l'opéra d'un bout à l'autre ; et souvent la classe, qui ne devait durer que deux heures, se prolongeait toute la journée. C'est ainsi que nous connûmes, les premiers, *le Mose*, *la Donna del Lago*, *la Semiramide*, et vingt autres chefs-d'œuvre dont l'exécution ne révéla les beautés au public que quelques années plus tard. Boïeldieu n'avait pas de peine à nous signaler les négligences et les taches qu'on remarque dans quelques opéras de Rossini ; mais il lui était plus difficile de nous convaincre de la supériorité de l'œuvre qu'il nous analysait ; nous avions tous plus ou moins sucé le levain du Conservatoire, et nous n'abandonnions pas facilement nos préjugés. Pour ma part, je n'étais pas un des moins rétifs.

On peut juger alors de ce que pensait de nous nos camarades du Conservatoire, en apprenant qu'on nous donnait pour modèle ce qui était l'objet de leurs risées. Mais tout finit par s'user, même le mépris pour des chefs-d'œuvre, et le génie finit toujours par triompher des coteries. Je ne connais de génies méconnus que ceux qui obtiennent de grands succès ; ceux-là sont méconnus de tous ceux qui les envient. Quant aux prétendus génies qui se réfugient dans leur impossibilité, pour accuser le mauvais vouloir de leurs contemporains, je crois qu'il n'y a que leur incapacité qui soit méconnue par eux-mêmes.

Boïeldieu nous donnait des leçons chez lui, à Paris dans l'hiver et en été à sa campagne de Villeneuve-Saint-Georges. C'était, pour nous, de grandes fêtes que ces parties de campagne de chaque semaine. Nous revînions le soir par la voiture, qui nous descendait à la Bastille, et nous allions finir notre soirée aux Funambules.

Debureau n'avait pas encore sa gloire faite ; Janin et Nodier ne l'inventèrent que quelques années plus tard ; mais nous, nous l'avions découvert, et, sans deviner sa célébrité future, nous savions déjà l'apprécier ; nous ignorions son nom, qui ne figurait même pas sur l'affiche ; pour nous, c'était tout uniment le Pierrot des Funambules ; mais nous savions combien il était supérieur à son voisin, le Pierrot de madame Saqui. Pierrot ignoré, qui s'est éteint en 1830, lorsque le vaudeville, qui envahit tout, s'est établi en vainqueur sur les ruines de la danse de corde et de la pantomime, seules exploitées alors sur ces deux théâtres.

Boïeldieu travaillait depuis longtemps aux *Deux Nuits*, poème de prédilection de M. Bouilly : cet auteur voulait faire un pendant aux *Deux Journées* qui lui avaient valu, Cherubini aidant, un si grand succès quelque trente ans auparavant. La musique était presqu'à moitié faite, lorsque Martin vint à prendre sa retraite : le rôle principal lui étant destiné, il était impossible de l'y remplacer, et Boïeldieu renonça momentanément à poursuivre son œuvre, pour entreprendre la *Dame Blanche* que venait de lui confier Scribe qui commençait à peine avec Auber cette série de succès, source de la fortune de l'Opéra-Comique, depuis plus de vingt cinq ans.

Boïeldieu, emprisonné depuis plus d'un an par les rimes pénibles et anti-musicales du père Bouilly, se trouva tout de suite à l'aise avec la collaboration de Scribe, qui comprend les exigences des musiciens eux-mêmes, et qui coupe les

morceaux avec un tel bonheur, que nous les jugeons tout fait lorsqu'il nous en lit les paroles : aussi jamais musique ne fut-elle composée aussi facilement.

Labarre, ayant, comme harpiste, fait plusieurs voyages en Angleterre, fournit à Boïeldieu tous les thèmes écossais que l'on remarque dans *la Dame Blanche*, tels que l'air du troisième acte, les motifs de *Chez les montagnards écossais*, *Vous le verrez le verre en main*, etc., etc. Ce troisième acte offrait beaucoup Boïeldieu ; il n'y trouvait pas de situation, et un jour j'allai le voir et le trouvai travaillant dans son lit qu'il ne quittait presque pas trois ou quatre heures par jour, et fort préoccupé de ce troisième acte.

—Comprenez-vous, me dit-il, qu'après deux actes si pleins de musique, je n'ai rien dans le troisième, qu'un air de femme, un petit chœur sans importance, un petit duo de femme, et un finale sans développement ?

Il me faudrait là un grand morceau à effet, et je n'ai qu'un petit chœur de villageois : *Vive, vive monseigneur !* Scribe m'a mis en note : paysans jetant leurs chapeaux en l'air, preuve que ce doit être un morceau animé et court ; ils ne peuvent pas jeter leurs chapeaux en l'air pendant un quart-d'heure. Il m'est pourtant venu cette nuit une idée qui serait peut-être bonne. Je lisais dans Walter-Scott qu'un individu qui revient dans son pays reconnaît un air qu'il a entendu dans son enfance. Si au lieu d'un chœur de *vivat*, les vassaux chantaient à Georges une vieille ballade écossaise, qu'il se rappellerait assez pour la continuer lui-même, ne pensez-vous pas que cette situation serait musicale ?

—Certainement, repris-je, elle serait charmante et remplirait parfaitement votre troisième acte.

—Oui, répondit-il, mais je n'ai pas de paroles pour cela.

—M. Scribe est tout près d'ici.

—Je ne puis pas y aller, malade comme je suis.

—Mais je me porte à merveille, moi, et j'y serai dans cinq minutes.

Et, sans attendre sa réponse, je cours chez Scribe, qui effectivement, logeait à deux pas du boulevard Montmartre, rue Borgère. Scribe accueille encore mieux l'idée que je ne l'avais fait.

Retournez chez Boïeldieu, me dit-il ; dites-lui que c'est excellent ; qu'il y a là un grand succès ; que le troisième acte est sauvé, et qu'il aura ses paroles dans un quart d'heure.

—Je cours porter la nouvelle à Boïeldieu, et le lendemain il me faisait entendre tout entier ce délicieux morceau, qui ne fit pas le succès de *la Dame Blanche*, mais qui augmenta et porta à l'apogée celui qu'avaient obtenu les deux premiers actes.

J'ai dit avec qu'elle facilité l'œuvre entière fut composée ; un seul morceau fut entièrement refait, voici dans quelles circonstances. Un soir je fus voir Boïeldieu, nous étions seuls et il voulut me faire entendre des couplets qu'il avait composés la veille : il ne me parurent pas à la hauteur de l'ouvrage ; et sans que j'osasse manifester mon opinion, cependant ma contenance fut assez froide pour que Boïeldieu saisit avec empressement cette occasion de se montrer mécontent de lui-même et, avant que je pusse ajouter une parole, il avait déchiré et jeté ses couplets au panier. Aux exclamations que je poussai de cette vivacité, madame Boïeldieu accourut, et c'est contre elle que se tourna la colère de Boïeldieu.

—Là, voyez-vous, lui dit-il, en voilà un qui est franc, il trouve détestables les couplets que vous vouliez me faire laisser, il ne me l'a pas caché, lui ; aussi je viens de les déchirer et je vais en faire d'autres.

—J'avais beau me récrier que je n'avais rien dit, impossible de faire entendre raison au mari, qui accusait sa femme de faiblesse pour ses œuvres ; ni de calmer celle-ci, qui me reprochait de ne pas ménager mon maître qui se tuait en travaillant, d'être trop difficile, et de manquer de goût et d'amitié.

Pour échapper à cet orage, je ne trouvai pas de meilleur parti que de me sauver, et le lendemain, quand il fallut revenir, à l'heure de la leçon, j'avoue que je n'étais pas trop

rassuré. Je sonnai bien timidement, craignant de rencontrer quelque visage irrité ; mais la première personne que je vis fut madame Boïeldieu, la figure rayonnante :

—Oh ! venez, mon pauvre Adam, s'écria-t-elle, que vous avez bien fait de lui faire refaire ses couplets ! Après votre départ, il en a trouvé d'autres : c'est ce qu'il a fait de plus joli.

—Et elle m'entraîne au piano où Boïeldieu chantait déjà à la bonne vieille mère Desbrosses, qu'on avait fait venir exprès, ces couplets si touchants et si colorés de *Tournez, fuseaux légers*.

Boïeldieu voulait que madame Desbrosse les lui chantât tout de suite ; mais la pauvre vieille pleurait d'attendrissement et de plaisir, et nous étions comme elle !!!

Dix ans après, cet air nous arrachait encore des larmes, cette fois bien cruelles, car c'est cet air qu'on exécutait au Père-Lachaise, alors que nous descendions dans la tombe notre maître et notre ami !

Les répétitions de *la Dame Blanche* se firent : avec une promptitude inouïe ; l'ouvrage fut monté en trois semaines. A l'une des dernières répétitions, j'étais au parterre avec Boïeldieu. Pixérécourt était au balcon de gauche.

Après le duo de la peur, il interpelle Boïeldieu :

—Ce duo-là fait longueur, il y a trop de musique dans cet acte.

—Certainement, répond Boïeldieu, je n'y tiens pas du tout, coupons le.

—Mais nous y tenons beaucoup, nous, reprennent ensemble Ponchard et madame Boulanger.

Et c'est sur leurs instances que fut conservé ce petit diamant. La répétition avait paru si satisfaisante, que Pixérécourt décida qu'elle serait l'avant-dernier, et que la pièce serait jouée le surlendemain.

—Mais c'est impossible, s'écria Boïeldieu, je n'ai pas commencé mon ouverture, et je n'aurai jamais le temps de la faire si vite.

—Cela ne me regarde pas, reprit Pixérécourt, on se passera d'ouverture, s'il le faut ; mais la pièce est prête, et le traité est formel, on jouera *la Dame Blanche* après-demain.

—Ah ! mes enfants, nous dit Boïeldieu, à Labarre et à moi, ne me quittez pas, je suis un homme perdu ; je ne peux pas laisser un ouvrage de cette importance sans ouverture, et sans vous je n'en viendrai jamais à bout.

Nous suivons Boïeldieu chez lui ; il nous avait déjà essayés, Labarre et moi, dans quelques travaux qu'ils nous avait confiés ; c'est ainsi que toute la ritournelle finale du trio du premier acte avait été écrite en entier par Labarre, et que j'avais été chargé de l'instrumentation du début du second acte. Boïeldieu pouvait donc compter sur nous jusqu'à un certain point, mais il avait voulu revoir notre travail, et quoiqu'il en eût été satisfait, sa confiance n'était pas assez grande pour nous abandonner sans contrôle la responsabilité de son ouverture. Voici comment la besogne fut partagée : il prit pour lui l'introduction puis nous fîmes à nous trois le plan de *l'allegro*. On choisit d'abord les motifs.

Labarre proposa et fit adopter comme premier thème un des airs anglais qu'il avait donnés et qui était déjà employé dans le premier chœur ; je proposai pour second thème de prendre en *allegro* le motif andante du trio *Je n'y puis rien comprendre*, et un petit *crescendo* qui ne fut pas accueilli très-favorablement comme trop rossinien. Pour la *coda* finale, Boïeldieu nous indiqua un de ses opéras faits en Russie, *Télémaque*, dans lequel nous devions trouver les éléments de la péroraison. Les rôles furent donc distribués de telle sorte, que Labarre devait écrire toute la première partie et moi la seconde, où il y avait le retour des motifs, et par conséquent moins de travail. Nous écrivions à une même table.

A onze heures Boïeldieu avait presque fini son introduction : je ne sais trop quel genre d'affaire Labarre pouvait avoir à une pareille heure, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me poussa en me disant tout bas :

—Ne dis rien, mais il faut absolument que je m'en aille, tu finiras ma besogne.

Au bout d'un quart d'heure, Boïeldieu, ne le voyant pas revenir, me dit :

—Où est donc Labarre ?

—Mais, Monsieur, lui répondis-je, il est parti, il ne reviendra pas.

—Ah ! c'est fini, s'écria-t-il, mon ouverture ne sera pas faite, et Formageat (c'était le copiste) qui devait venir à six heures du matin pour chercher la copie ! Il n'y en aura pas la moitié de faite.. Je vais me coucher, je n'en puis plus, travaillez toujours, mais surtout ne livrez à Formageat que ce que vous m'avez montré, et éveillez-moi avant qu'il n'arrive.

A quatre heures du matin, j'avais terminé l'ouverture, je plaçai la copie en évidence dans la salle à manger, pour qu'on pût la prendre facilement, et je me gardai d'éveiller Boïeldieu, trop heureux de l'idée que j'allais enfin entendre exécuter de la musique écrite par moi seul sans qu'on l'eût revue ni corrigée, puis je fus me coucher sur le canapé du salon.

A dix heures, je suis réveillé par la voix de Boïeldieu, qui me crie de sa chambre :

—Eh bien ! où en êtes-vous ?

—Oh ! Monsieur, il y a longtemps que j'ai fini,

—Eh bien ! vous me montrerez cela.

—Impossible, Monsieur, Formageat a tout emporté.

—Comment, malheureux, vous avez donné la copie sans me la montrer ! mais avec un brouillon comme vous, cela doit être rempli de fautes : allez-vous-en bien vite au théâtre et rapportez-moi tout ce qui n'est pas copié.

J'avoue que je ne m'acquittai pas de la commission ; j'eus l'air de revenir du théâtre, où je n'avais pas mis le pied, et je dis que les feuilles avaient été distribuées à tant de copistes, qu'il était impossible d'en avoir une seule. Le soir, à la répétition, je me cachai dans un petit coin pour écouter ma part de l'ouverture. Tout allait au mieux, lorsque dans un *forte* éclate tout à coup une effroyable cacophonie : j'avais transposé les parties de cors et de trompettes, qui n'étaient pas dans le même ton. Tout le monde s'arrête : Frédéric Kreube, le chef d'orchestre, consulte la partition.

—Que diable as-tu donc mis là ? dit-il à Boïeldieu, qui était aussi confus que moi ; mais ce n'est pas ton écriture.

—Oh ! je vais t'expliquer, répondit-il : cette nuit, j'étais très-fatigué, et je dictais à Adam, qui probablement n'était pas très-bien éveillé et qui se sera trompé.

Ma bévue fut bien vite réparée, et la répétition continua sans encombre. Après le succès de la *Dame blanche*, Boïeldieu voulait en refaire l'ouverture qui effectivement, n'est pas le meilleur morceau de l'ouvrage ; mais l'avantage de précéder un chef-d'œuvre et d'en reproduire quelques motifs lui tient lieu d'autres mérites, et je l'ai quelquefois entendu citer comme une des meilleurs de Boïeldieu.

Lorsque la partition fut publiée, j'en reçus un bel exemplaire, que je conserve religieusement, et sur lequel étaient écrits ces mots : *Comme élève, vous avez applaudi à mes succès ; comme ami, j'applaudirai aux vôtres.*

Je ne vous parlerai pas de l'immense succès de la *Dame blanche*, ni des *Deux Nuits*, qui ne furent jouées que cinq ans après, et qui furent le dernier chant de mon illustre et respectable maître. Si je me suis laissé aller à vous raconter peut-être un peu longuement les détails qui précèdent, c'est qu'en reportant ma vie vingt-quatre ans en arrière, je me suis senti heureux comme dans un rêve ! Puissent ce bonheur et ce rêve vous avoir intéressés un instant, car s'il est bon parfois de savoir oublier, il est bien doux souvent de savoir se souvenir.

FIN.

Au mois de Mai dernier, les amis-musiciens de M. S. Mazurette lui décernaient une superbe médaille en or, comme témoignage spécial, cette fois, de leur admiration de ses ingénieuses variations sur le "Home, sweet home."—*Journal du Détroit.*

ARRANGEMENT NOUVEAU d'un AIR FAVORI.

HOME,

SWEET

HOME,

AVEC

Variations Brillantes et Originales

IMITANT

LE BRUIT DES VAGUES,

PAR

M. Salomon Mazurette,

*Organiste de l'Eglise de la Ste. Trinité*

DE DETROIT,

PROFESSEUR DE MUSIQUE AU

Couvent de Ste. Marie de Windsor,

ETC., ETC.

PRIX : - - - - - \$1.50

## M. F. JEHIN PRUME.

Nous avons annoncé le retour de notre éminent violoniste lorsque nous reçûmes de notre correspondant Québec juois la communication suivante. Les faits intéressants qu'elle renferme nous engageant à la reproduire en entier. *Edit. C. M.*

Le célèbre violoniste belge, F. Jehin Prume, vient d'arriver au Canada, après près de trois ans d'absence. Son retour au milieu de nous sera salué avec plaisir par tous les amis de l'art.— Pendant son voyage en Europe, ce célèbre artiste a été acclamé partout où il s'est fait entendre.—A Bois-le-Duc, en Hollande, arrivant immédiatement après Joachim, il n'a pas été trouvé inférieur à ce géant des violonistes, Une revue musicale de Bruxelles le déclare un virtuose incomparable et tous les compte-rendus des concerts s'accordent à remarquer dans l'exécution de Jehin Prume une justesse d'intonation, une pureté de son et une manière passionnée mais toujours vraie d'interpréter les œuvres des grands maîtres. "La Fédération Artistique," journal exclusivement occupé de l'avancement des arts, le désignait comme successeur de Vieuxtemps à la classe de perfectionnement du Conservatoire de Bruxelles. Le prompt rétablissement de cet artiste a conservé au monde musical une grande illustration et, fort heureusement pour nous, a probablement décidé le retour immédiat de Prume.

Nous espérons qu'il n'aura pas occasion de regretter sa résolution et que l'encouragement sympathique qu'il recevra ici lui fera ado, ter sa nouvelle patrie sans regret.

## Témoignage en faveur de M. Calixa Lavallée.

Voici un des nombreux témoignages excellents que notre jeune artiste Canadien a rapporté de Paris. Il constate, dans les termes les plus clairs, le mérite et les succès de notre compatriote :

Paris, 5 juillet 1875.

Mon cher Lavallée,

Puisque vous retournez dans votre pays je vous dis cordialement adieu, et vous désire tout le succès que vous méritez par votre constant et courageux travail. Je suis certain que vos amis, si bons, si dévoués, trouveront votre talent transformé au double point de vue du style et de la bravoure contenue.

Je compte sur vous pour transmettre à vos chers compatriotes les conseils que je vous ai donnés et que vous avez su apprécier. Faites aimer et comprendre la belle musique, faites estimer l'art et les artistes, et prouvez aux envieux et aux détracteurs que vous avez un talent de grand style, que vous portez le cœur haut et que votre caractère est à l'abri de tout reproche. Je compte sur vous et ne doute pas un instant de votre honneur et de votre délicatesse. Suivez bien le plan tracé pour les études, exercices, etc., etc. Je publierai, cet hiver, un volume de conseils : il vous sera adressé ; vous le propagerez.

Au revoir, et que Dieu vous conduise, vous donne toutes les joies de la famille, tous les succès désirés, toute la considération méritée.

Votre professeur et ami,

MARMONTEL.

Le village de St. Joseph de Lévis vient de faire l'acquisition d'une harmonie complète. Les instruments, achetés chez Mons. Lavigne, sortent des ateliers de A. Lecomte, de Paris ; c'est dire qu'ils sont excellents.

## ECHOS DE PARTOUT.

Mademoiselle Albani (Emma Laïcunese) vient de remporter de brillants succès, dans le rôle d'Elsa de *Lohengrin*. Son talent grandit tous les jours et son prestige comme cantatrice ne fait qu'accroître. Elle devient l'idole du public anglais et eclipse ses rivales.—Bravo!

M. C. A. Cassarini, associé de la Maison Lecomte et agent de grandes manufactures d'instruments de musique de Paris, est arrivé au Canada et doit repartir bientôt pour les Etats-Unis. Il doit se rendre d'abord à New-York et de là à Philadelphie pour veiller aux intérêts des maisons qu'il représentera au Centenaire.

## Chacun son Gout.

Ce qui a plu davantage au Sultan Bargache-ben-Saïd (de Zanzibar) dans le cours de sa promenade Européenne, c'est le spectacle de deux bouffons qui, au cirque, exécutèrent la culbute *en jouant du violon*.

Il en a été ému jusqu'aux larmes, et le lendemain, après avoir entendu, au Grand Opéra, l'ouverture de la *Juive*, exécutée par un orchestre incomparable, il disait à l'un de ses interprètes :

—Est-ce que tous ces musiciens, en jouant, ne vont pas bientôt commencer à faire des cabrioles ?

*Musique et Engeulement.*—V\*\*\* O\*\*\*, femme D\*\*, résidant sur la rue St. Martin, comme la mère Angot est forte en gueule ; elle pourrait rendre des points à n'importe quelle dame de la halle. Elle a pour voisine madame Aubry dont le mari appartient à un corps de musique et pratique le soir des leçons de cornet-à-piston. M. Aubry amène chez lui des musiciens afin de pratiquer avec eux. Mais comme le tympan de Madame D\*\* est d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes, elle prétend que si ces voisins continuent tous les soirs de lui écorcher les oreilles, elle mourra (sic) "de peine et de chagrin, car y à une imite à s'faire l'âdrer par la musique." Avant de mourir elle à vomi une foule d'injures à sa voisine et causé un scandale dans le quartier par ses propos nauséabonds. Elle a été traduite ce matin devant le Recorder, qui lui a infligé une amende de \$2.50 et les frais ou un emprisonnement de quinze jours aux travaux forcés.—*Le Bien Public.*

## Ne Sutor plus ultra.

M. P. R. Maclagan, organiste de la Cathédrale Anglicane de cette cité, et qui assume parfois le titre pompeux de *Docteur en Musique*,—composa, il y a quelques mois, un *Te Deum* qui fut jugé très défavorablement par le critique musical d'alors du *Canadian Illustrated News*. Le docteur en appela de la sévérité de ce jugement, ajoutant qu'il accepterait le verdict d'artistes compétents et impartiaux. Sur ce, certain malin expédia à l'éditeur du *Music Times* de Londres, copie de la composition en question. Voici en quels termes le *Times* du 1er Août dernier apprécia l'effusion artistique de notre distingué compositeur :

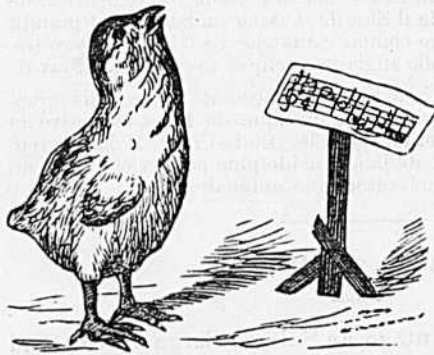
*Te Deum en Sol.* Par le Dr. P. R. Maclagan.

Nous sommes fort en peine de concevoir comment semblable bêtise (nonsense) a pu trouver un éditeur. Sans tenir compte d'autres fautes innombrables, qu'il suffise de mentionner qu'il s'y rencontre au moins quatorze cas d'octaves et de quintes consécutives, ce qui porte tout naturellement à se demander : Ce docteur est-il gradué en musique, et de quelle Université ?

Un nouveau correspondant, qui s'intitule *Anti-Blague*, est d'avis qu'il est grandement temps pour M. Maclagan d'établir son droit au titre de Docteur en Musique.

Nous partageons l'avis du correspondant.

## Varietes Musicales.



Boston compte 2000 professeurs de musique—(tous?)

Grand Concert Lavallée à Montréal, au commencement de Septembre.

Au Grand Opéra de Berlin tous les becs de gaz s'allument instantanément au moyen de l'électricité.

Sullivan compose un opéra qu'il intitule *Robert Macaire* et qui sera représenté à Londres l'automne prochain.

M. Jules Schubert, fondateur de l'importante maison de Schubert & Cie., Editeurs de musique, à Leipsic, est décédé le 9 Juin.

Le Sultan de Zanzibar emporte chez lui, de France, pour plusieurs milliers de francs de pianos-orgues et de boîtes à musique.

M. Carl Rosa se propose d'introduire en Angleterre une version anglaise soit du *Lohengrin* ou du *Tannhauser* de Wagner.

Les amateurs de Québec ont donné une séance musicale et dramatique, le 12 Août dernier, en faveur des malheureux inondés de la France.

On joue actuellement *Giroflé-Girofla* à New-York en Français, en Italien, en Allemand et en Anglais. On ne le donnera jamais en Latin!

M. S. Mazurette a publié deux compositions nouvelles pendant le mois d'Août,—*There's a language speaketh*, Op. 72 et *Autum leaves are falling*, Op. 73.

Le retard de l'exécution de l'Opéra "Les Prés de St. Germain," de Lecocq, a coûté à l'auteur 10,000 francs. C'est une leçon de ponctualité qu'il n'oubliera pas de sitôt.

M. Modeste Champoux, professeur de musique au Collège de St. Hyacinthe l'an dernier, vient d'accepter la charge d'organiste et de professeur de musique à Carthage, N. Y.

Offenbach a, en ce moment, quatre opéras sur les bras — *la Boulangère*, *la Créole*, *Don Quichotte* et *Un Voyage dans la Lune*. Puisse-t-il ne pas les avoir également sur la conscience!

M. Arthur Dumouchel, organiste et professeur de musique, quitte Oswego, où depuis de longues années, il s'est acquis l'estime générale,—pour se fixer auprès de son frère M. Edouard Dumouchel à Ogdensburg.

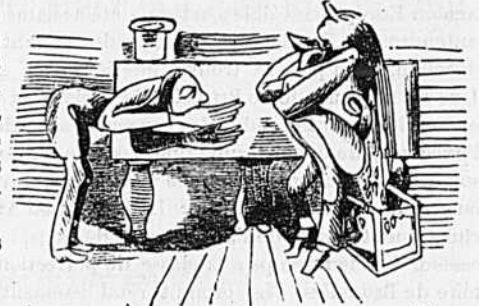
M. Gustave Gagnon, professeur de piano à Québec et organiste à l'Eglise St. Jean, vient d'être nommé professeur de piano et de solfège à l'Ecole-Normale-Laval en remplacement de M. Ernest Gagnon démissionnaire.

M. C. Panneton, retenu à Joliette, pendant plusieurs semaines, par une violente bronchite, est maintenant heureusement rétabli et prêt à recevoir de nouveau ses élèves. S'adresser à l'Hotel Richelieu, où il a momentanément fixé son domicile.

M. J. B. Conway, de Manchester, Angleterre, qui pendant le cours de l'année dernière, a plusieurs fois touché l'orgue à l'Eglise du Gesù, en cette ville,—vient d'être invité par le Rev. Père Barry à succéder à M. Arthur Dumouchel, en qualité d'organiste, à Oswego, N. Y.

On exécutera au concert que doit donner prochainement M. Calixa Lavallée à Québec, la charmante cantate qu'il composa à Paris, spécialement pour le concert donné à Montréal, à son bénéfice, l'automne dernier. Cette cantate admirablement interprétée ici par M. F. A. Lavoie eut les honneurs d'un chaleureux rappel.

Lundi le 16 Août dernier, le corps de musique de St. Antoine de Longueuil, répondant à la gracieuse invitation de la Compagnie du Richelieu et Ontario, prenait passage à bord du *Canada* pour Québec. Le voyage fut des plus agréables et les excursionnistes n'ont eu qu'à se louer de l'affabilité et des égards de M. Lamère, du Capt. La Rocque et des officiers du *Canada*.



FINALE BRAVO BRAVISSIMO !!

## DECES.

En cette ville, le 1er Août dernier, de fièvres, Joseph C. T. Cholle, âgé de 29 ans,—ci-devant membre du Chœur de l'Evêché.

## LECONS DU SOIR

DONNÉES PAR

## M. HENRI WESTERLINCK

Classes de Français, d'Anglais, de Sténographie et de Piano.

Pour plus amples renseignements, voir la circulaire déposée au Magasin de Musique de M. Boucher, 252, Rue Notre-Dame.

On peut se procurer les

## LIVRAISONS SEPARÉES

DU

## CANADA MUSICAL

Aux dépôts de nouvelles de

M. G. PERRY,

Coin des Rues Craig et St. Laurent,

DE

MM. PARE & GRAVEL,

Coin de la Côte St. Lambert et de la Ruelle Fortification,

ET CHEZ L'EDITEUR-PROPRIETAIRE,

A. J. BOUCHER,

252, Rue Notre-Dame.

PRIX: 10 CENTS LE NUMERO.

## CALENDRIER MENSUEL

*Et Guide des Organistes et Directeurs de Choeurs, pour les Offices des  
DIMANCHES ET FETES.*

## SEPTEMBRE—(Continué.)

| DATES   | FÊTES RELIGIEUSES.                                     | ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.   |
|---|--|--|
| 10 V.   | St. Nicolas Tolentin.                                  | Naissance de Campagnoli, 1751.   |
| 11 S.   | Ste. Théodora. (40 h. <i>Hochelaga</i> .)              | Premier concert de Jenny Lind à New-York : recette \$25,000. Elle consacra sa part entière (\$10,000) à des œuvres de charité, 1850.   |
| 12. D. Solennite de la Nativite de la B. M. V. 2de. Classe. Messe de Seconde Classe. 2des. Vêpres du jour, (442). Mémoire du XVII Dimanche après la Pentecôte, (271).   |  |  |
| 13 L.   | St. Aimé. (40 h. <i>Ste. Cécile</i> .)                 | Bataille des Plaines d'Abraham, Québec, 1759.  |
| 14 M.   | Exaltation de la Ste. Croix.                           | Mort de Sir John Stevenson, 1833.  |
| 15 M.   | Oct. de la Nativité. (40 h. <i>St. Cyprien</i> .)      | Le Chœur du Gesù exécuté, pour la première fois à Montréal, le <i>Stabat Mater</i> de Rossini, en entier, avec accompagnement d'orchestre, 1868.                                       |
| 16 J.   | SS. Corneille et Cyprien, MM.                          | (Le 15) Mort de Thomas Britton, le charbonnier-musicien, 1714.   |
| 17 V.   | Stigm. de St. François. (40 h. <i>St. Augustin</i> .)  | Mort de Gominiani, compositeur et violoniste distingué, 1762.  |
| 18 S.   | St. Joseph Cupertin.                                   | Québec capitule aux Anglais, 1729.   |
| 19. D. N. D. des Sept Douleurs. (40 h. <i>Ste. Agathe</i> .) Double. Messe des Doubles-Majeurs. Après le Graduel on ne chante pas <i>Alleluia</i> , mais la Prose, et à la fin de la Prose, on ajoute <i>Alleluia</i> . 2des. Vêpres du jour, (448). Mémoires de SS. Eustache et C. <i>Istorum</i> , (516), v. <i>Lætamini</i> , (515), et du XVIII Dimanche après la Pentecôte, (171). |  |  |
| 20 L.   | SS. Eustache et Compagnons, MM.                        | Inauguration de l'Université Laval, 1854.  |
| 21 M.   | St. Mathieu, Ap. (40 h. <i>Verchères</i> .)            | Naissance de Bischoff, fondateur des Fêtes Musicales d'Allemagne, 1790.  |
| 22 M.   | St. Thomas de Villeneuve.                              | (Le 19) Exécution de l'Opéra de la <i>Fille du Régiment</i> , en entier, avec accompagnement d'orchestre, au Palais de Cristal de Montréal, par des amateurs Canadiens-Français, 1867. |
| 23 J.   | St. Lin, P. M. (40 h. <i>St. Eustache</i> .)           | Mort de Bellini, 1835.   |
| 24 V.   | Notre-Dame de la Mercé.                                | Mort de Grétry, 1813.  |
| 25 S.   | SS, Janvier et C. (40 h. <i> Gesù, Montréal</i> .)     | Naissance de Donizetti, 1797.  |
| 26. D. XIX èpres la Pentecote. Semi-Double. Messe des Dimanches de l'année. Vêpres du Dimanche, (37). A Magnificat, (272). Mémoire de SS. Côme et Damien, <i>Istorum</i> , (516). v. <i>Lætamini</i> , (515).   |  |  |
| 27 L.   | SS. Côme et Damien. (40 h. <i>St. Joseph du Lac</i> .) | (Le 26) Mort du Comte d'Abingdon, célèbre flûtiste anglais, 1799.  |
| 28 M.   | St. Vincelas, M.                                       | Mort du violoniste Kiesewetter, 1827.  |
| 29 M.   | St. Michel Arch. (40 h. <i>Chambly</i> .)              | Premier concert de Jenny Lind à Boston. Ossian B. Dodge, le chanteur, achète un billet au prix de \$625, 1850. [1791.  |
| 30 J.   | St. Jérôme.  | <i>La Flûte enchantée</i> de Mozart exécutée pour la première fois à Vienne,   |

Consacre aux SS. Anges Gardiens.

OCTOBRE.

Ce mois a 31 jours.

OCTOBRE, (du latin *October*), a été ainsi nommé parce qu'il était le huitième mois de l'année romaine.

|  |  |   |
|--|--|---|
| 1 V.   | St. Rémi. (40 h. <i>St. Lin</i> .)             | Naissance de Frédérick W. Marpurg, célèbre théoriste musical allemand, [1718.         |
| 2 S.   | SS. Anges Gardiens.                            | Le télégraphe établi entre Québec et Montréal, 1847.                                  |
| 3. D. Le St. Rosaire. (Solennite de St. Michel.) (40 h. <i>L'Assomption</i> .) 2de Classe. Messe de Seconde Classe. 2des. Vêpres du jour, (458). Mémoires du St. Rosaire, <i>Beatam</i> , (555), v. <i>Dignare</i> , (553),—de SS. François d'Assise, <i>Similabo</i> , v. <i>Amavit</i> , (530),—et du XX Dimanche après la Pentecôte, (273). |  |   |
| 4 L.   | St. François d'Assise.                         | (Le 3) Mort de Goeport, un des plus grands virtuoses violonistes de son siècle, 1798. |
| 5 M.   | SS. Placide et C. (40 h. <i>Vaudreuil</i> .)   | (Le 6) Beethoven rédige son testament, 1802.  |
| 6 M.   | St. Bruno, C.                                  | Naissance de Jenny Lind, 1821.  |
| 7 J.   | Du St. Sacrement. (40 h. <i>St. Michel</i> .)  | Première apparition de Tamburini à Paris, 1832.                                       |
| 8 V.   | Ste. Brigitte.                                 | Première apparition de Pauline Garcia à Paris, 1839.                                  |
| 9 S.   | SS. Denis et C. (40 h. <i>Longue Pointe</i> .) | Mort d'Adrien F. Boieldieu, 1834.   |

---

## UNE ROMANCE NOUVELLE.

# Le Cousin Charles.

Paroles et musique de Gustave Nadaud.

Tu viens du pays, cousin Charle :  
Quelles nouvelles ? Parle, parle.

J'ai vu ta mère elle m'a dit :

" Embrasse bien notre petit.  
" Pour lui, j'ai brûlé plus d'un cierge...  
" Les soldats n'ont pas assez peur...  
" Dis-lui, qu'il mette sur son cœur  
" Cette médaille de la Vierge."

Merci, cousin Charles, merci.  
Va, mon métier n'est pas le pire.  
Le soldat n'a pas un souci...  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi !

Voici une délicieuse Romance de Salon. On ne la chante jamais sans éveiller la plus douce émotion. A la demande d'un grand nombre d'amateurs qui l'ont entendue interpréter de la manière la plus charmante, par M. Wiallard, au Concert des Dames de Charité, il y a quelques mois, nous nous sommes décidés à la publier.

*Prix : 45 cents.*

*Par la poste : 50 cents.*

---

Nous tenons constamment en magasin un assortiment des célèbres

## PIANOS HAZELTON.

Introduits dans les premières familles de Montréal depuis quinze ans, ils ont donné invariablement la plus parfaite satisfaction. Tous ceux que nous avons reçus ont subi l'examen des professeurs les plus compétents et des artistes les plus distingués de cette cité, qui déclarent à l'unanimité, que ces instruments ne sont surpassés par aucuns fabriqués en Amérique.

La détermination où nous sommes de ne vendre que pour ARGENT-COMPTANT nous autorise à fixer des prix de \$100 à \$125 au-dessous de ceux demandés par les maisons qui s'accomodent de longs crédits souvent incertains.

Nous invitons respectueusement toutes les personnes et les institutions désirant transiger AU COMP-TANT à venir visiter ces

### **INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE**

et à prendre connaissance de l'extrême modicité de nos prix.

---

"S'INSTRUIRE EN S'AMUSANT."

## LE MUSEE LE CHEVALLIER

Est ouvert à l'inspection du public, tous les jours, (les Dimanches et Fêtes exceptés)

DE 10 h. A.M. A 6 h. P.M., AU

No. 252 RUE NOTRE-DAME, (Premier Etage.)

ADMISSION

15 CENTS.